



HAL
open science

Les cartes cognitives: un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives

Valérie Haas

► **To cite this version:**

Valérie Haas. Les cartes cognitives: un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives. Bulletin de psychologie, 2004. halshs-01559378

HAL Id: halshs-01559378

<https://shs.hal.science/halshs-01559378v1>

Submitted on 10 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

bulletin de psychologie

COLETTE CHARLOIS,
FABIEN GIRANDOLA,
CÉCILE ROUSSEL

Internalisation des valeurs morales liées à l'agression
et processus d'attribution chez des enfants issus d'écoles publiques et religieuses

KAREN MARTINAUD-THÉBAUDIN

La compétence sociale des jeunes enfants avec leurs pairs :
peut-on encore envisager que seuls les lieux d'accueil collectif
favorisent la socialisation ?

ÉRIC HAZOTTE,
MARIANNE DOLLINGER

Angoisses maternelles et troubles du sommeil chez l'enfant en période de latence

ANASTASIA TRYPHON

De l'expérience à la publication : le cas de Jean Piaget

LILLANE RIOUX,
RENÉ MOKOUNKOLO

Attachement au quartier et adolescence. Etude comparative
dans deux banlieues à forte diversité culturelle.

VALÉRIE HAAS

Les cartes cognitives : un outil pour étudier la ville
sous ses dimensions socio-historiques et affectives

LAURENCE TACONNAT,
MICHEL ISINGRINI

Mémoire, vieillissement et niveaux du traitement :
dissociation entre deux tâches d'orientation sémantique

ARNAUD TELLIER

Scène traumatique et précipité identificatoire

• actualité de la psychologie

ARNAUD TELLIER

La clinique, à la fois individuelle et sociale. Hommage à Michèle Huguet (1931-2004)

• à travers les livres • à travers les revues • résumé des articles • remerciements
• à nos lecteurs

Les cartes cognitives : un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives

Valérie HAAS *

Comment étudier les relations que les individus entretiennent dans et avec un espace ? En psychologie sociale, il n'est pas rare d'utiliser des échelles de distance pour signifier les relations que les sujets entretiennent entre eux ou mettre en évidence des mécanismes identitaires. Les études urbaines utilisent souvent la technique des cartes mentales¹, qui permet d'étudier la représentation que les sujets se font de leur espace. Dans une perspective cognitive, ces images sont analysées en fonction d'une réalité géographique. Cela dit, ces études restent centrées au niveau intra-individuel et une image collective de la cité ne peut être rendue saillante par la somme de ces cartes individuelles. Nous verrons, dès lors, dans le développement de cet article, combien il est nécessaire d'ajouter, à l'utilisation de ces cartes et à leur interprétation, les représentations collectives de l'environnement urbain, qui touchent davantage à des rapports sociaux, à la valorisation-dévalorisation de certaines parties de la ville ou à des mécanismes identitaires projetés sur l'espace. La richesse et l'intérêt des cartes mentales résident, en particulier, dans la possibilité de faire surgir, à partir d'un matériel objectivé, les représentations que les sujets possèdent de leur ville, ainsi que la projection de certaines pratiques ou valeurs qu'ils lui accordent. Considérées comme des erreurs ou des distorsions, ces cartes cognitives se révèlent, pourtant, être de puissants témoignages des relations que les sujets entretiennent dans et avec leur ville.

Avant de plaider pour une utilisation de ces cartes comme matériel permettant d'étudier les dimensions sociohistoriques et affectives de l'objet urbain, un parcours théorique s'impose.

APPORTS THÉORIQUES

Cartes mentales et images urbaines

Le concept de carte mentale est, actuellement, largement utilisé dans le domaine de la cognition humaine ; cependant, bien que la terminologie reste la même, ce terme prend plusieurs sens, selon que l'on s'intéresse au processus ou au produit de la représentation mentale de l'espace. De plus, il peut être, aussi, attribué à la méthode utilisée pour faire extérioriser ce produit spatial par les sujets. C'est à

ce dernier aspect que nous consacrons l'essentiel de notre développement. Toutefois, avant de passer à la présentation des modèles susceptibles de mettre en évidence les travaux effectués à ce propos, une clarification terminologique est nécessaire.

Que signifie le terme de carte mentale ?

Kitchin (1994) parle d'une confusion, trop souvent faite, entre la cartographie cognitive et ce que l'on nomme les cartes cognitives (ou cartes mentales). Pour clarifier cette notion, ce dernier propose de différencier quatre grands domaines de problématiques existant actuellement dans le champ de la cognition humaine.

Pour Kitchin, on peut parler d'une carte mentale :

– dans le sens d'une représentation strictement géographique de l'espace, alors : « la carte cognitive est une carte cartographiée » ;

– dans le sens d'une représentation analogique de l'espace : « la carte cognitive est comme une carte cartographiée ». Ici, on considère que la carte mentale est analogue à une carte géographique ;

– dans le sens d'une métaphore de l'espace : « la carte mentale est utilisée comme si elle était une carte ». Les raisons de cette expression correspondent au fait que nous agissons comme si nous avions une carte dans notre tête ;

– ou bien, comme une construction hypothétique. Aucun lien n'est établi avec le sens d'une carte à proprement parler : « les cartes mentales sont des hypothèses – des abstractions – que nous créons et utilisons pour comprendre les séquences et le développement de l'activité continue des cartes mentales. Dans ce sens, les cartes mentales sont des fictions commodes » (Siegel et Cousins, 1985, cités par Kitchin, *op. cit.*, p. 349).

Ces diverses définitions sont, pour Kitchin, le résultat de la nature multidisciplinaire de l'étude de ces cartes. Il relève, d'ailleurs, une vingtaine d'expressions diverses pour les qualifier (*op. cit.*, p. 5). La

* Université de Picardie Jules-Verne, département de psychologie, laboratoire ECCHAT, Chemin du Thil, Amiens cedex 1, <valerie.haas@u-picardie.fr>

1. Les termes de carte mentale ou cognitive seront, ici, utilisés de manière indifférenciée.

confusion terminologique du terme de carte mentale vient du fait que la plupart des auteurs l'utilisent pour qualifier, soit le processus, soit le produit de la représentation. Certains ont cherché à clarifier ces notions.

Pour Downs et Stea (1973, p. 7), la cartographie cognitive désigne un processus, qui consiste « en une série de transformations psychologiques par lesquelles un individu acquiert, conserve, rappelle et décode l'information à propos d'emplacements et d'attributs de son environnement spatial quotidien ».

Alors que la carte cognitive (ou carte mentale) est un produit, qui correspond, d'après Kaplan (1973), à « une construction mentale que l'on utilise pour comprendre et connaître son environnement », cette construction serait enregistrée sous la forme d'une mémoire spatiale, qui serait activée pour enregistrer les informations externes et correspondrait à une sorte d'outil ou de support pour le comportement des individus.

Liben (1981) explique que la carte cognitive renvoie à une pensée interne (une représentation mentale de notre environnement spatial quotidien). Celle-ci pouvant être extériorisée, grâce à une méthode appropriée, sous forme de carte, appelée produit spatial. On peut, en effet, demander au sujet de dessiner lui-même sa ville ou bien de travailler sur une carte déjà existante.

Notre intérêt se portera, dès lors, essentiellement, sur le produit de la représentation mentale et sur la possibilité d'une extériorisation de celui-ci sous forme d'expressions graphiques, méthode utilisée notamment dans le cadre d'une étude de terrain (Haas, 2002a, 2002b), dont nous détaillerons, plus loin, différents résultats. Dans ce sens, nous nous intéresserons, particulièrement, aux modèles et aux recherches consacrées à l'image urbaine.

La carte mentale ou le produit de la représentation spatiale

Le produit est, à la fois, le contenu de la représentation que les sujets ont de l'espace étudié et la méthode utilisée pour faire extérioriser ces cartes. Le produit de la représentation sera, donc, aussi, l'expression de l'image spatiale sur un support matériel, associé ou non à un discours des sujets. Divers domaines d'application ont mis à l'épreuve, conjointement, ces deux aspects liés, dont les plus reconnus sont, sans doute, les études portant sur le rapport qu'entretiennent des citadins avec les espaces de leur ville.

En psychologie de l'environnement, une première lignée de travaux fait appel aux théories de la perception, considérant que les stimuli et les traits physiques de l'espace urbain (les stimulations exogènes) ont une influence sur la représentation des sujets.

Un premier modèle, que l'on qualifiera de physico-caliste, s'intéresse à l'effet de l'environnement sur un individu percevant. L'hypothèse d'une sensibilité

des usagers de la ville à l'imagibilité, la clarté ou la lisibilité de celle-ci, a suscité et suscite toujours beaucoup d'intérêt depuis les travaux de Lynch (1976).

Une ville *lisible*, pour Lynch, est celle : « dont les quartiers, les points de repère ou les voies sont facilement identifiables et aisément combinés en un schéma d'ensemble » (*op. cit.*, p. 3). La représentation mentale généralisée, que se fait le sujet de sa ville², remplit, avant tout, une fonction de mise en ordre et assure une sécurité émotive. Sa conception repose sur l'idée d'un « va-et-vient » constant entre l'observateur et son milieu, où les impressions sensorielles sont filtrées par ce processus constant d'interaction.

Lynch a mis en place une étude empirique, qui influencera considérablement les réflexions en matière de représentation spatiale. Dans une recherche célèbre, il étudia les images spatiales que possédaient les habitants respectifs des villes de Boston, Jersey et Los Angeles. Il combina la passation d'un matériel de style descriptif et cartographique (localisations, croquis, mimes d'excursions imaginaires...) à des entretiens avec les sujets. Ces résultats sont mis en perspective avec un relevé systématique sur le terrain des divers éléments de l'urbanisme.

Le produit de ces images urbaines va, donc, s'organiser, pour Lynch, afin de répondre à un besoin de clarté et de signification pour les habitants. Ainsi, plutôt qu'une seule image, couvrant l'ensemble de l'environnement, il y aurait des assortiments d'images, qui se chevauchent et se relient plus ou moins. Chaque individu retient un nombre différent de détails dans les images d'un élément et dans la manière dont les parties sont reliées. Les images ayant la plus grande valeur sont celles qui sont les plus proches d'un ensemble fort et unitaire, qui sont denses, rigides et éclatantes. Au cours de sa recherche empirique, Lynch démontre que l'organisation de la représentation spatiale se fait selon cinq éléments fondamentaux³. Ces éléments permettront à l'individu d'accéder à

2. Pour Lynch (1976), cette image est produite, à la fois, par les sensations immédiates et par le souvenir de l'expérience passée, et elle sert à interpréter l'information et à guider l'action. Le besoin de connaître et de rattacher à un modèle ce qui nous entoure est si crucial et plonge si profondément ses racines dans le passé, que l'importance, pratique et émotive, de cette image pour l'individu est immense (p. 5)

3. – les *voies*, qui sont les passages le long desquels l'observateur se déplace habituellement, occasionnellement ou potentiellement ;

– les *limites*, qui sont des éléments linéaires, que l'observateur n'emploie pas ou ne considère pas comme des voies. Ce sont les frontières entre deux phases : rivages, tranchées de voies ferrées, limites d'extension, murs ;

(suite de la note 3 page suiv.).

une image lisible et imageable, qui aura, aussi, une fonction pragmatique pour les constructeurs.

Dans cette étude, Lynch dépasse les différences individuelles, en considérant « les images collectives » comme des représentations communes à une grande quantité d'habitants : « il existe une image collective qui est l'enveloppe d'un grand nombre d'images individuelles des habitants » (*op. cit.*, p. 53). La signification sociale, la fonction et l'histoire des lieux ne sont pas prises en compte : « cela sera passé sous silence, car notre objectif est de découvrir le rôle de la forme elle-même » (*op. cit.*, p. 53-54). Nous reviendrons, plus loin, justement, sur cette évacuation du social et du culturel chez certains auteurs.

Un second modèle, de type opératoire, se situe dans la lignée des travaux de Piaget. Ici, l'espace urbain est considéré comme une structure complexe, où les sujets, s'ils veulent se diriger vers un but, devront se construire une représentation mentale de leur ville. Pour Pailhous (1978), les déplacements, que les habitants font dans leur cité, sont directement liés à l'activité sociale dans laquelle ils sont engagés. Ici, la pratique de l'espace est vue comme structurante de la représentation. En introduisant la notion de mouvement dans la ville, Pailhous met en évidence, à la fois, une structure cognitive et un système de signification, par lesquels les habitants s'approprient l'espace, grâce à une structure d'organisation. Se fondant sur le modèle piagétien, il explique que, pour qu'il y ait une réelle coordination entre l'image et les règles de l'espace urbain, il faut réunir plusieurs conditions :

- que les sujets aient une image globale de leur ville ;
- que l'image de la ville soit stable et ne change pas durant l'expérience ;
- qu'ils trouvent des obstacles, des contraintes (temporelles ou spatiales), afin d'utiliser ces représentations avec précision.

Ces recherches, qui participent à l'étude de la représentation mentale de l'espace et dont les modèles respectifs ont été largement développés, font référence à une expérience directe du sujet (perceptive chez Lynch et ambulatoire pour Pailhous). Dans les recherches cognitives actuelles, on intègre, aussi, les substituts symboliques de l'espace et le langage. Ces études, fondées sur le modèle cognitif, s'intéressent aux représentations imagées.

Michel Denis, l'un des spécialistes de ce domaine d'étude, explique, lui, que « les acceptions du terme d'image sont nombreuses. Le même terme dénote, à la fois, le « contenu » d'une certaine expérience subjective, mais, aussi, à un niveau plus abstrait, une entité fonctionnelle, mise en jeu dans les processus de représentation » (Denis, 1990, p. 127). On retrouve, ici, la différenciation effectuée précédemment entre processus et produit de la représentation mentale.

Les études empiriques de ce vaste domaine d'étude – qui n'est pas envisagé, ici, dans toute son étendue – portent, plus particulièrement, sur les stratégies cognitives, mises en œuvre dans la description de configurations spatiales. On considère, ici, qu'un codage de l'information uniquement linguistique n'est pas suffisant pour présenter une information spatiale. Une représentation, proche d'une carte mentale ou d'une image visuelle, paraît plus appropriée pour l'exprimer. On parle, ici, de représentation imagée. Au cours d'expériences, Denis place des sujets dans des situations d'activités discursives, concernant des entités spatiales multidimensionnelles et démontre des similarités entre le discours du locuteur, en présence ou en absence de l'objet (description de l'objet par mémorisation). Pour ce chercheur, l'explication verbale d'un lieu concourt, donc, à une explication cognitive. C'est une sorte de représentation intériorisée de l'environnement spatial, de ses propriétés métriques et des relations topologiques établies entre les sites, qui composent cet environnement. Cette représentation propose des similarités de forme entre la carte mentale et l'espace présenté (on retrouve, ici, le second type de carte mentale proposé par Kitchin et nommé : représentation analogique).

L'ensemble des modèles, qui viennent d'être présentés, prend en compte le produit de la représentation mentale des sujets, au niveau intra-individuel. Mais, bien qu'il existe des tentatives d'assembler ces cartes individuelles pour proposer une « image collective » de l'espace, le résultat reste la somme de l'agrégation des cartes et non une vision, ou représentation commune de l'espace.

Pour Jodelet (1982), le seul fait que ces représentations soient retrouvées chez plusieurs sujets, les fait passer pour collectives, alors qu'elles restent, en réalité, du domaine des dimensions intra-psychiques. On tente, alors, de faire une généralisation trans-individuelle de ce phénomène. Milgram (1977, 1992), dans ce même ordre d'idée, considère qu'une fois la carte individuelle extériorisée : « le problème suivant est de rassembler ces cartes individuelles pour en dessiner une conclusion générale. Le problème est

(suite de la note 3).

- les *quartiers*, qui représentent les parties de la ville d'une taille assez grande, perçus comme un espace à deux dimensions, où un observateur peut pénétrer par la pensée et qui sont nettement repérables par leur caractère général ;
- les *nœuds*, qui sont des points, des lieux stratégiques de la ville, pénétrables par un observateur (points locaux internes de circulation, points de jonction, croisements...). Certains sont le foyer, le résumé, d'un quartier, sur lequel rayonne l'influence et qu'on appelle « *centre* » ;
- les *points de repère*, qui sont des objets physiques définis simplement : immeubles, enseignes, boutiques, montagnes, situés à l'intérieur de la ville ou symbolisant une distance dans la pratique : dômes, tours, collines.

que des configurations uniques sont toujours difficiles à agréger dans un modèle significatif » (p. 75)⁴. De son côté, Ledrut (1973), reprenant le terme d'image au sens de Lynch, pense qu'il faut aller plus loin dans cette perspective car : « la situation de l'homme face à la ville fait intervenir autre chose que les schèmes du comportement perceptif, elle introduit une idéologie et plus simplement la conscience des choses » (p. 28).

Un second niveau d'analyse spécifique, *idéologique et sociétal* (Doise, 1982) se révèle, alors, indispensable. Il faut, comme le proposent Lazlo et Masulli (1993), étendre l'étude de ces cartes « aux représentations de la société dans son ensemble ». Dans ce sens, ces auteurs proposent le modèle d'une carte cognitive dite « culturelle » : « Partager des représentations symboliques n'est pas un phénomène biologique. Elles ne se passent pas de génération en génération génétiquement et ne sont pas emmagasinées, exclusivement, dans le réseau neuronal des cerveaux humains » (p. 10). Ils insistent sur le caractère dynamique de la représentation, la spécificité de chacun des groupes en présence, leur différenciation qualitative et le caractère sélectif de l'oubli. En ce sens, ils proposent la prise en compte du contexte environnemental, à travers lequel la représentation est générée.

De notre point de vue, l'étude des représentations spatiales doit être effectuée en passant à un second niveau d'analyse. Sans nier la dimension perceptive de l'image urbaine, forcément présente, il nous semble nécessaire de faire le lien entre le domaine perceptif (niveau I) et le domaine idéologique (niveau IV) chez Doise (1982). Ce psychosociologue propose, par exemple, d'étudier le lien entre deux niveaux d'analyse, en considérant la relation entre les dimensions perceptives (accentuation perceptive) et l'idéologie (adhésion à des idéologies racistes, par exemple). Il met en évidence la façon dont différents niveaux d'analyse peuvent être pris en compte dans des expériences issues de la psychologie sociale expérimentale.

Pour notre propos, ce passage s'effectuera en envisageant le rapport individu/environnement par la prise en compte de la société dans toute sa complexité, à travers son inscription temporelle. Ici, nous ne pouvons, donc, faire l'économie d'intégrer à ces réflexions les modèles et les problématiques des sciences sociales et, en particulier, de la psychologie sociale, qui rend compte du dynamisme des groupes dans l'espace, incluant la prise en compte des enjeux identitaires et des pratiques collectives sous-jacentes. Dans ce sens, Jodelet, souhaitant poser les bases d'une véritable étude sociale de la cognition urbaine, souligne la nécessité, pour la psychologie de l'environnement, d'intégrer, à la fois, la théorie des représentations sociales, initiée par Moscovici (1961) et d'enrichir les problé-

matiques environnementales de phénomènes soulignés dans les sciences sociales.

Prise en compte de l'inscription temporelle de l'objet urbain

C'est, en effet, en considérant la temporalité de l'urbain, que nous accédons à son histoire. Car, la ville est histoire, au double sens du terme : elle engrange les souvenirs dans sa matérialité, la superposition de son développement temporel offre l'image d'un immense palimpseste, où les divers éléments de l'urbain se sont superposés au cours du temps. Mais, elle est, aussi, histoire, par les contenus et les pratiques véhiculées à travers les générations d'habitants : son passé survit dans ce que les groupes ont cherché ou non à conserver, à utiliser ou réutiliser, à mettre en valeur, à détruire ou à commémorer. La ville sera, donc, aussi, histoire du groupe, dans ce que les institutions sociales, culturelles et politiques voudront bien valoriser ou non de son identité. Les groupes dans l'espace font survivre ou mourir le lieu et lui accordent les symboliques et les valeurs, qu'ils veulent lui voir correspondre (Halbwachs, 1950).

Ainsi, parallèlement, démolir un espace revient, parfois, à anéantir, matériellement et symboliquement, ce qui appartient au groupe et à son histoire. On peut détruire une ville dans sa matérialité, parce qu'elle représente le cœur même du groupe, son symbole. Isaac Strauss, architecte de Sarajevo, reste stupéfait devant l'exécution des villes en temps de guerre. Il s'interroge sur la question d'un « urbi-cide » (1994, p. 159). Ainsi, en temps de guerre, il n'est pas seulement question de la destruction des hommes, mais aussi de celle de leur identité, qui comprend, autant, leurs biens que leurs territoires. L'espace est un symbole humain, que l'on détruit au même titre qu'une propriété privée, qu'un patrimoine créé à l'image du groupe, que sa mémoire propre⁵.

4. Cossette (1994), abordant l'utilisation de la méthode des cartes cognitives dans le domaine de la psychologie des organisations, relativise le terme de « carte collective », considérant que : « jusqu'à présent, l'utilisation des cartes cognitives a, surtout, servi à fabriquer des cartes collectives, généralement considérées comme des représentations, voire des constructions, d'une vision commune à un ensemble d'individus » (p. 165), mais qu'une telle démarche d'agrégation « rend difficile, sinon impossible, le respect de l'intégralité du vécu individuel » (*op. cit.*). Dans ce sens, il cite la typologie de Weick et Bougon (1986), qui proposent trois formes de cartes collectives, dont le modèle des « cartes collectives assemblées » pour signifier, justement, la vision réunie, en une seule, des membres d'un groupe, d'une entreprise.

5. Dans l'imaginaire, la ville est, d'ailleurs, souvent signifiée par l'image d'un corps humain. Un journaliste, Hatzfeld (1994), dans un ouvrage consacré à la guerre en ex-Yougoslavie, décrit Vukovar : « Je me demande, ce

(suite de la note 5 page suiv.).

La ville comme corps

D'un autre côté, l'image de l'urbain, associée à celle de son développement (quasiment physique), à travers le temps, a parfois suscité des réflexions conduisant à une vision biologique ou organiciste de la ville. Développée, en partie, par l'école de Chicago, cette vision naturaliste de l'espace a inspiré nombre de chercheurs.

Déjà, dans certaines réflexions, datant du début du siècle, l'idée d'une continuité de la vie dans la cité, associée à son évolution permanente, présentent la ville comme un être en perpétuel développement. Ainsi, Poète, parlant de Paris : « L'étude de cette cité dans le passé n'a point pour objet un squelette, mais un être vivant qu'on prend seulement à un âge antérieur à celui qu'il a présentement, car la collectivité qu'est la ville subit, au cours de son existence, tout comme l'individu, l'action du temps et a, au moment où on la considère un âge donné » (1924, p. 1).

Heynen (1992) présente la ville comme un mélange symbolique étrange entre les dimensions du corps, de la forme (ou structure) et de la mémoire. Toute connaissance de la ville repose, pour cet auteur, sur une dimension corporelle. Ainsi, la mémoire serait activée, en rapport à l'expérience physique de l'espace, qui serait, dans ce sens, inscrite dans le corps humain. Tout ce qui concerne l'urbanisme aurait un rapport avec notre expérience corporelle. D'où la possibilité d'utiliser de nombreuses métaphores organiques pour la décrire : à la fois, elle est une entité physique, tel le corps humain ; elle possède un cœur, un cerveau, des artères et même des viscères, qui en assurent sa fonction. Des maisons et des rues forment un tissu d'interdépendance entre ses éléments. Mais la cité est, aussi, une entité spirituelle, qui renferme l'identité particulière de la ville, sa personnalité, construite par les éléments de sa mémoire collective, qui relatent sa substance. Enfin, elle souligne l'aspect évolutif de la ville, à travers sa graduation au cours des années, ainsi que son développement et son exposition aux maladies, où les urbanistes joueraient le rôle de médecins et où, tels des ingénieurs, ils surveilleraient et contrôlèrent son bon fonctionnement.

Pour Ledrut, l'unité urbaine ou l'individualité de la ville peut être rapprochée de la référence à une personne : « il semble donc y avoir une image de la ville assez consistante et assez répandue dans laquelle la ville est une personne, ayant un corps et une âme, son présent et son passé, son humeur et son action » (1973, p. 76). Cette « personne urbaine » a son propre caractère physique et social. Elle est décrite par la population des villes à la manière d'un portrait, dont l'incarnation matérielle est révélée par les monuments. Cette approche sémiologique de la ville, fait appel, pour cet auteur, à l'imaginaire, car les espaces qui nous entourent prennent sens.

En outre, l'espace, le territoire, jouent un rôle déterminant pour le groupe ; ils sont, à la fois, liés à des pratiques sociales, mais ils reflètent, aussi, le lien symbolique, qui unit les individus à une histoire commune, celle de leur lieu de vie et deviennent, alors, constitutifs de leur identité personnelle et collective.

À travers le temps, l'espace représente, pour le groupe, une forme de stabilité, de permanence, qui lui permet de se reconnaître et de retrouver ses souvenirs. La prise en compte de la temporalité dans les études urbaines participe de cette conception. Pour éviter l'éclatement entre les temps passé, présent et futur, qui dénaturerait la complexité de l'urbain, il faut en saisir, plutôt, les articulations : « il faut sans doute concevoir ces temps, non comme une opposition radicale entre le passé et le futur, de part et d'autre d'un présent, qui paradoxalement, reste qualifié par une durée incertaine, mais plutôt comme le développement d'actions, de trajectoires entre passé, présent et futur » (Roncayolo, 1996, p. 68).

Considérer, alors, la coordination de ces trois temps, ne serait-ce pas étudier comment les représentations et les pratiques dans l'espace sont transmises, à travers les générations d'habitants, au cours du temps ? Ne serait-ce pas donner une place à la mémoire collective, qui deviendrait, alors, à la fois, processus et contenu, par lesquels les sujets se transmettent l'histoire de leur cité ? Car la mémoire prend forme dans la vie et l'identité des groupes ; ancrée dans un cadre spatial, elle en assure la continuité. Pour Halbwachs : « C'est sur l'espace, sur notre espace – celui que nous occupons, où nous repassons souvent, où nous avons toujours accès, et qu'en tout cas, notre imagination ou notre pensée est à chaque moment capable de reconstruire – qu'il faut tourner notre attention ; c'est là que notre pensée doit se fixer, pour que réapparaisse telle ou telle catégorie de souvenirs » (1950/1997, p. 209).

Prise en compte des dimensions socio-spatiales et affectives liées à l'objet urbain

En ce sens, la psychologie sociale, par l'intermédiaire de l'étude des représentations sociales, ici représentations socio-spatiales, donne sens et

(suite de la note 5).

qui, dans ce paysage de désolation, m'impressionne le plus. Le décor de ruines, les couleurs noirâtres, l'épaisseur des gravois, les corps de morts rencontrés ici ou là, l'atmosphère de kermesse des miliciens vainqueurs ? La pétrification des quartiers abandonnés... ? Non, plus que tout cela, c'est la texture grêlée des murs, résultat de l'orage de projectiles qui s'abat, creusant et défigurant le moindre bout de façade, de mur, de toiture, de chaussée. Couverte de cette peau criblée, la ville semble contaminée par une vérole urbaine » (p. 130).

permet d'enrichir une pratique d'étude de l'image urbaine. Le caractère social des représentations peut être appliqué aux images, que le sujet possède de son environnement. Sur le plan cognitif, les modes de production, de circulation et les fonctions sociales des représentations, vont affecter les connaissances pratiques, servir les besoins, les intérêts et les valeurs des individus et des groupes dans l'espace. Elles seront, encore, l'expression de la particularité et de l'identité de ceux qui les forgent en ce qu'elle présentent des spécificités cognitives du fait de leur marquage social : « l'étude des représentations sociales permet une ouverture, une libération face à l'aspect limitatif des études sur la perception ou le traitement de l'information. Ici, sont pris en compte les processus cognitifs, mais aussi et surtout les processus de symbolisation qui interviennent dans la vie psychique en l'absence de l'objet évoqué ». (Jodelet, 1982, p. 149). En ce sens, cette théorie contribue, pour une part importante, à l'étude transactionnelle des relations entre l'homme et de son environnement. Cette fois-ci, les cartes mentales sont envisagées comme « la production d'un individu médiateur de son rapport à l'environnement (...) L'espace qu'elles expriment est un espace social. Allant plus loin, comme le permet la théorie des représentations sociales, on peut montrer qu'elles concourent à structurer l'espace urbain comme un espace social » (Jodelet, *op. cit.*, p. 151-152).

Plusieurs recherches menées, en psychologie sociale, depuis une vingtaine d'années, nous éclairent sur la manière de pouvoir prendre en compte le social, tout comme l'historique et l'affectif, en tant que dimensions de l'urbain, grâce notamment à l'utilisation des cartes mentales ou cognitives (De Alba, 2002 ; Haas, 1999, 2002a ; Jodelet, 1982, 1996).

Structuration et pratique sociales des lieux

En 1976, une recherche pionnière et novatrice est effectuée par Milgram et Jodelet sur l'image de Paris. Le but est de cerner les représentations que les Parisiens se font de leur ville, en mettant en œuvre une méthodologie complexe. Le vécu subjectif de l'espace est extériorisé sous une forme non verbale, directement transposable et quantifiable de manière cartographique⁶. Les résultats quantitatifs et qualitatifs extrêmement riches⁷ ne seront pas ici développés de façon limitative. Soulignons seulement que ces auteurs font ressortir un rapport à l'espace, reposant sur une base sociale et signifiante. Les dimensions physiques des lieux se révèlent nettement moins prégnantes que la qualité du milieu social, symbolique ou esthétique.

Cette recherche sera reproduite, quelque temps plus tard, par Milgram (1984), à New York. Elle offre des résultats relativement similaires concernant, notamment, la structuration sociale de la ville par les

habitants. En revanche, alors que les Parisiens circonscrivent Paris dans ses limites et incluent la Seine dans leurs représentations, à New York, l'image centrale de Manhattan a tendance à obscurcir les représentations du reste de la cité⁸. Pour Milgram, cette connaissance de la ville ne correspond pas à une expérience directe du sujet, mais, plutôt, à une connaissance de « seconde main » incluant les attitudes et les croyances sur la ville. Les réponses des sujets correspondent davantage à une « prudence conventionnelle » qu'à une réalité profonde (p. 304).

Jodelet reprendra un peu plus tard son étude sur Paris pour préciser la question des variations entre les groupes sociaux, reflets de leurs pratiques et des valeurs, qui définissent une condition et une identité sociale et culturelle. Ce chercheur note que l'expérience urbaine de chacun est marquée par son appartenance au groupe et projetée sur l'espace des valeurs, auxquelles ils adhèrent, les signes de leur identité propre. Les représentations cartographiques sont, donc, sociales dans leur structuration et en rapport avec des fonctions effectives, des pratiques : « la caractérisation du peuplement, avec tout ce qu'elle engage de stéréotypes sociaux, de préconceptions et d'expression des appartenances sociales, module la physionomie physique de la ville, détermine les réponses évaluatives et les conduites qu'elles orientent. Par leur liaison avec des pratiques effectives, les représentations socio-spatiales dépassent le statut d'images collectivement partagées. » (Jodelet, *op. cit.*, p. 162).

La fonction pratique des représentations sociales, dans le cadre d'études consacrées aux problématiques environnementales, a été également mise en évidence dans des recherches effectuées par Abric et Morin, il y a quelques années : « Aussi devient-il possible d'admettre qu'une ville n'est pas seulement un ensemble de perceptions et de sensations. C'est aussi le produit structuré d'un ensemble d'images, de repères, de croyances et d'attitudes qui constituent le véritable système avec lequel l'individu qu'on appelle « usager » pense, aime (ou n'aime pas), et utilise l'espace dit « urbain » (Abric, Morin, 1990, p. 14). Les représentations permettent d'agir et de se comporter, car elles fonctionnent comme des formes de connais-

6. Dans cette étude, les sujets doivent répondre à des items, tracer des itinéraires demandés, délimiter des secteurs investis d'une valeur affective ou personnelle. De plus, ils doivent dessiner des cartes de Paris, faire une épreuve de reconnaissance photographique.

7. Les sujets peuvent assortir leurs réponses de commentaires.

8. Manhattan recueille la plupart des suffrages pour les zones considérées comme les plus belles, les plus fréquentées et les plus familières. Il serait, d'ailleurs, pertinent, depuis le 11 septembre 2001, de retravailler cette image de Manhattan, qui a dû, certainement, se modifier.

sance déjà là, des cadres pour la pensée et l'appréhension de la réalité : « il n'y a pas d'appréhension directe de la ville, de ses équipements et de ses composantes. Il y a un processus psychique sélectif et interprétatif qui guide l'expérience et les mouvements dans l'espace urbain » (Abric, Morin, *op. cit.*, p. 14).

La prise en compte d'un fonds culturel et historique dans l'étude des représentations sociales reste, cependant, mineur en psychologie sociale. Pourtant, dès 1961, étudiant la diffusion de la psychanalyse dans la société française, Moscovici avait mis en évidence le contexte historique et politique dans l'élaboration des représentations sociales. En 1984, Gergen et Gergen ouvrirent une réflexion sur l'historicité des objets d'étude de la psychologie sociale. Les travaux présentés intégraient l'histoire et les dimensions temporelles aux recherches psycho-sociologiques. Jodelet contribue fortement à mettre en évidence le rôle de l'histoire dans l'orientation affective des habitants et les pratiques urbaines correspondantes.

Rôle des dimensions historiques et affectives dans l'étude des représentations socio-spatiales de la ville

Le rôle des dimensions historiques et affectives, dans les représentations socio-spatiales de la ville, sera développé par Jodelet dans différentes études consacrées respectivement aux villes de Paris, de Rome et de Nantes. Dès 1976, ce chercheur démontra, avec Milgram, que les marques de l'histoire de Paris sont visibles sur les cartes mentales des sujets. Les Parisiens ont tendance à circonscrire la ville à l'intérieur de l'ancienne limite des murs des Fermiers généraux, construits à la fin du XVIII^e siècle et démolis en 1859 (lors de la transformation de Paris, sous Haussmann). Ils observent que, malgré leur disparition, les habitants effectuent une sorte de mise en ordre sociale, qui consiste à exclure ou dévaloriser les populations résidant derrière cette « barrière symbolique » : « les représentations sociales sont aussi socio-spatiales en ce sens que les lieux, les pierres changent d'attrait et de signification en fonction de ceux qui les occupent » (Jodelet, 1996, p. 42).

Pour Jodelet, la mémoire, portée par la ville, est sélectionnée, en fonction des identifications sociales, qui valorisent et expriment un style de vie : « les représentations socio-spatiales présentent les mêmes caractères que les représentations cognitives de l'espace, notamment un aspect structurel basé sur la sélection de repères significatifs et un aspect mémoriel. Mais le choix des repères, la formation de la structure, les éléments mémorisés obéissent à une logique autre : sociale, idéologique, affective. Comme les représentations sociales, ce ne sont pas seulement des connaissances inférées d'une expérience directe et d'informations disponibles dans l'environnement, ce sont des connaissances dérivées de

systèmes de croyances et de valeurs, de modèles culturels d'usage et de perception » (Jodelet, *op. cit.*, p. 47).

Dans une autre étude sur les représentations socio-spatiales de Français vivant à Rome, l'auteur met en évidence une appropriation du passé différente selon les catégories sociales étudiées. Les choix de préférence des quartiers varient selon les groupes sociaux d'Italiens, auxquels les Français s'identifient. Par exemple, des fonctionnaires rejettent certains quartiers, symboles de l'urbanisme mussolinien, pour leur préférer ceux, anciennement populaires, du Trastevere ou du Monte Verde, choix similaires à ceux de l'intelligentsia de la gauche italienne à laquelle ils s'identifient. Ici, « le souvenir historique prend vie et sens de ce qu'il qualifie socialement un statut et un mode de vie » (*op. cit.*, p. 44).

Une étude, effectuée à Nantes, révèle les connotations affectives attribuées aux différents lieux de la ville. Certains lieux, d'après Jodelet, – principalement des maisons construites par des négriers, datant de la période où Nantes servait de ville d'échange pendant la traite des Noirs et situées dans le quartier Graslin – sont l'objet de dénégation, au point de ne jamais être évoquées dans les discours des sujets : « c'est le groupe social auquel on appartient ou veut appartenir, celui ou ceux auxquels on ne veut en aucun cas s'identifier qui deviendront alors les médiateurs de la reconnaissance du connaissable et désirable, donc du mémorable, de la réintégration des lieux dans l'espace de la mémoire sociale » (*op. cit.*, p. 42-43).

Alors que la plupart des études urbaines ont tendance à valoriser les bienfaits d'une identification des habitants à leur espace de vie, Jodelet montre que l'histoire honteuse ou douloureuse d'une cité, peut également marquer les représentations, que les sujets ont de leur ville et affecter leurs pratiques. Elle intègre, à cette réflexion, la possibilité de considérer la mémoire sociale *de* et *dans* l'espace.

C'est dans ce cadre d'étude, que nous avons entrepris une recherche monographique (Haas, 1999) portant, justement, sur la question de l'identification des habitants à un espace dévalorisé. En effet, si l'espace nous définit au niveau identitaire, comme le prétendent certaines théories en psychologie de l'environnement (Proshansky, 1978, 1983), s'il y a identification entre un individu et sa ville, dans quel sens s'effectuera ce processus identificatoire chez des habitants, pour qui la ville est fortement dévalorisée à l'extérieur et porteuse, dans ses murs, d'un passé douloureux ? La ville de Vichy a servi de terrain pour cette étude de cas et nous avons choisi, entre autres, d'utiliser la méthode des cartes mentales, afin de mettre en évidence, grâce à un document cartographique normalisé, le poids de l'histoire sociale et politique sur la mémoire et l'identité des habitants.

MISE EN APPLICATION DE LA MÉTHODE DES CARTES MENTALES DANS UN CADRE URBAIN DÉVALORISÉ

Un terrain : la ville de Vichy

Il ne nous semble pas essentiel de nous appesantir sur l'histoire de cette petite ville, de vingt-huit mille habitants, connue de tous. Vichy eut ses heures de gloire au XIX^e siècle, durant la période faste du thermalisme : elle fut, notamment, pour quelques années, le lieu de villégiature de Napoléon III qui, à l'époque, notons-le au passage, fut très mal reçu par une population fortement républicaine. Mais le nom de Vichy reste, surtout, entaché d'un symbole honteux, depuis qu'elle devint, en 1940, capitale de la France – à titre provisoire – en accueillant, dans ses murs, le gouvernement du maréchal Pétain...

Depuis, cette image noire perdure ; le thermalisme n'est plus aussi attrayant et la ville tente de reconstruire son identité. Un corps meurtri, une cicatrice, dirons-nous, qui marque la ville, tout comme ses habitants, d'un passé très lourd à porter (Haas, 2002a, 2002b).

Démarche méthodologique

Une démarche, proprement psychosociologique, a été mise en place dans la ville, combinant des méthodes qualitatives (entretiens, cartes associatives) à des méthodes plus formalisées et adaptées à un plus grand nombre de sujets (cartes mentales, questionnaire). Soulignons, par la même, les difficultés sous-jacentes à cet objet d'étude et à ce type de terrain, puisque les habitants se sont rapidement opposés à toute forme d'interrogation par entretiens (honte, gêne, peur d'être entendus et enregistrés...). De ce fait, des méthodes, telles que les photographies ou les cartes mentales, ont pu servir d'outil projectif, permettant une distance nécessaire avec le sujet (objet d'étude et individus questionnés).

Une série d'entretiens semi-directifs avec cartes mentales

Une première passation nous a permis de saisir un ensemble de représentations et de valeurs sur la ville de Vichy. Vingt entretiens ont été effectués, avec des sujets de différentes classes d'âge. Ces entretiens allient des données de type qualitatif (un guide d'entretien semi-directif classique) à un outil quantitatif. Les sujets, à l'oral, désignent les lieux qu'ils préfèrent, rejettent, pratiquent, à différentes occasions ou considèrent, comme historiques...⁹ L'ensemble du guide d'entretien est présenté en annexe.

Passation de la méthode des cartes mentales

Un questionnaire, proposé aux sujets, se compose de trois parties : un outil cartographié, permettant le recueil des cartes mentales de nos sujets, un panel de photographies et un questionnaire proprement dit. L'ordre de cette passation n'a pas été choisi au

hasard. Le recueil des cartes devait être effectué au départ, permettant une projection des représentations directes de la ville. Nous nous limitons, ici, à présenter la passation des cartes mentales.

Description de la population et variables retenues

Une pré-enquête a été effectuée sur dix sujets. Cela nous a permis de revoir certains aspects du livret proposé. Finalement, 112 sujets ont été interrogés dans divers lieux de la cité. Pour une première variable, trois classes d'âge ont été retenues, pour des raisons renvoyant à des aspects historiques spécifiques. Des sujets de moins de vingt ans (nés après 1976), des sujets entre vingt et quarante ans (nés entre 1956 et 1976) et des sujets de plus de quarante ans (nés avant 1956). Nous sommes partie du principe que différentes périodes historiques ont véhiculé différentes phases d'appréhension du régime de Vichy, au cours du temps. La vie publique, relayée par différentes instances sociales, n'a pu que jouer un rôle sur nos enquêtés. Nous considérons que nos sujets avaient vécu ce syndrome (Rouso, 1987) à des moments différents et que leurs jugements sur l'histoire de la ville pouvaient en être influencés. Rouquette (1997), dans l'une de ses recherches, consacrée à la mémoire collective, explique ce même type de choix : « destiné à opérationnaliser finalement la notion de distance par rapport à l'événement et donc sans doute le nombre de relais de transmission » (p. 97).

En outre, un second indicateur, nommé « identité de lieu » nous a permis de mesurer le degré d'enracinement des sujets dans la ville, en fonction d'un certain nombre de critères (lieu de naissance pour le sujet et les membres de sa famille : parents, grands-parents, nombre d'années de résidence à Vichy).

Description de la méthode des cartes mentales utilisée à Vichy

La présentation de deux cartes de la ville, constitue, donc, la première phase du questionnaire. Sur une première carte, les sujets sont invités à indiquer leurs choix, en désignant certains lieux, qu'ils attribuent à certaines valeurs, préférences ou pratiques personnelles. En se référant à une carte de Vichy quadrillée et identique pour tous, les sujets doivent indiquer les numéros, qui correspondent, pour eux aux lieux choisis (exemple : F4 pour la rue G. Clemenceau).

Sur une seconde carte, les sujets devaient dessiner les limites qui, pour eux, constituent les frontières de la ville. Dans le livret, deux cartes identiques étaient,

9. Le guide d'entretien est comparable à celui utilisé par Milgram et Jodelet (1976), dans leur étude sur les représentations socio-spatiales de la ville de Paris, qui a été ensuite normalisé par Jodelet dans ses deux enquêtes effectuées, respectivement, sur les villes de Rome (1982) et Nantes (1996).

donc, présentées, l'une après l'autre. L'analyse des résultats a été effectuée statistiquement, en prenant en compte les deux variables indépendantes (classes d'âge et identité de lieu), croisées avec le choix des cases, effectué par chaque sujet. Parallèlement, la superposition de plusieurs cartes, nous a permis de confronter leurs réponses collectives, dans un but de comparaison. Ainsi, par exemple, nous pouvons superposer la carte collective des connaissances à celles des pratiques ou des préférences, la carte de l'histoire à celle des visites à un ami ou faire varier, sur cette superposition, nos variables indépendantes.

Présentation des résultats

Une première partie de résultats nous conduit à réfléchir à la centralité projetée sur les cartes cognitives de nos sujets, lorsque nous leur demandions de dessiner les frontières de leur ville. Il ressort, en effet, que les sujets ont tendance à circonscrire leur ville en un espace restreint¹⁰. Ceci n'est pas réellement surprenant dans la mesure où la cité est de taille réduite et, dans ce sens, concentre l'ensemble de ses activités sur un même territoire. Malgré tout, trois fonctions complémentaires de la cité sont présentes sur ce même espace, qui correspondent à des identités différentes de la ville, que les sujets vont moduler en fonction de l'image qu'ils souhaitent présenter de Vichy.

Trois fonctions pour une même ville

– La fonction interne de Vichy est caractérisée par son image commerçante. La déclaration des pratiques dans la ville se corréle à celles des connaissances qui se bornent au centre ville sur lequel semble se dérouler la plupart des activités des sujets (rencontres, divertissements, repas, courses...). À la différence de certaines études sur l'image de la ville, les Vichysois ne projettent pas, sur ces zones de connaissances, l'emplacement du berceau historique de leur cité.

– L'histoire est, elle, désignée par les sujets sur les cartes des visites de la ville. Elle représente une seconde fonction, la fonction externe de Vichy, symbolisée par les sources et les bâtiments thermaux, nous y reviendrons.

– Une troisième fonction de la ville, projetée par les sujets, nous semble particulièrement intéressante à étudier. Ici, la fonction de Vichy est essentiellement ostentatoire, elle est représentée par le cadre de vie vichysois, symbolisé sur les cartes par la zone des parcs. Le Vichy, que les sujets déclarent « aimer », correspond à la bordure des parcs longeant l'Allier, où vit une population qualifiée de « riche » par les Vichysois eux-mêmes. Cette zone correspond aussi à celle qu'ils choisissent de « faire visiter à un ami de passage ».

L'intérêt et la richesse du recueil des cartes mentales nous permettent de souligner combien cette

valorisation collective d'une partie de la ville engendre, par là-même, un processus ségrégatif. En effet, le fait de valoriser une partie de la cité, amène les sujets à mettre à l'écart une partie de la population. Alors que l'exclusion ne se verbalise pas, alors que l'image de la ville, véhiculée dans les cartes associatives, est essentiellement valorisante, la projection de nos sujets sur les cartes cognitives marque aussi, implicitement, des différences sociales. Ce « fait social de mise à distance et de séparation physique » (Graffmeyer, 1994, p. 86) a été particulièrement étudié par les sociologues et anthropologues de l'école de Chicago. Quelques années plus tard, Halbwachs reprendra à son compte ces mêmes problématiques : « Aujourd'hui encore, il y a des régions et des villes nettement caractérisées à cet égard, quartiers et rues de luxe, villes et quartiers et faubourgs ouvriers. Ces distinctions s'obscurcissent parfois, mais elles existent. Il y a des riches, surtout des enfants de riches, qui ignorent totalement les lieux habités par les ouvriers, et des pauvres qui ne se sont jamais aventurés dans les quartiers riches. Les classes ont bien moins une tendance à se séparer l'une et l'autre dans l'espace » (1932, p. 63). L'ignorance, soulignée par Halbwachs dans ces écrits, renvoie, pour nous, à une forme de méconnaissance déclarée de certains quartiers dans notre étude, qui touche davantage à la question d'un imaginaire urbain et d'une réputation qu'à une véritable connaissance pratique de certains quartiers.

En outre, ce processus de « valorisation-dévalorisation » est intéressant, puisque la fonction ostentatoire de la ville semble être mise en jeu par des sujets âgés et fortement enracinés dans la ville. Dans ce sens, nous sommes à même de nous interroger sur le sens à accorder à cette valorisation et cette appropriation d'un centre par une partie spécifique de la population.

Une cartographie ou une radiographie de l'image urbaine ?

De plus, une partie de l'histoire de la ville est, donc, désignée par les sujets sur les cartes des visites. Elle représente la fonction externe de Vichy, symbolisée par les sources et les bâtiments thermaux. La dimension thermale semble ancrée dans un patrimoine commun, qui se réfère à l'histoire sociale de la ville. Ici, la fonction externe de la cité correspond davantage à l'ancrage d'une activité sociale dans les représentations actuelles de nos sujets. Nous tenons à souligner combien les souvenirs collectifs et l'organisation sociale de Vichy sont fondés, essentiellement, sur le thermalisme. Vichy vivait et vit encore de cette fonction thermale. On sent bien, dans les

10. Pour l'analyse, une superposition fut effectuée entre les limites dessinées par nos sujets sur les cases et les frontières réelles de Vichy avec les villes avoisinantes.

réponses de nos sujets, qu'en valorisant la belle époque thermale, c'est une façon, pour eux, de renvoyer à leur propre image d'habitants. La façon dont les Vichyssois conservent les traces du thermalisme, renvoie à leur histoire de vie dans la ville et à l'idée d'une appartenance commune, celle d'être Vichyssois. Renvoyer aux racines du groupe, à son histoire, valoriser les périodes fastes de la ville, correspondent à autant de façon de parler d'une identité urbaine collective valorisante. Le passé symbolique du groupe prend le dessus sur le présent réaliste qui, à Vichy, est actuellement vécu négativement. On soulignera, donc, un premier niveau d'un rapport à la ville, qui reposerait sur son image et renverrait à des dimensions identitaires valorisantes.

Ceci est d'autant plus intéressant, dans le cadre urbain qui nous occupe, que Vichy possède une autre histoire qui s'est déroulée dans ses murs... En effet, à Vichy, deux histoires différentes se sont déroulées dans un même espace. L'histoire thermale de Vichy peut être superposée dans l'espace à l'histoire plus récente de la Collaboration. Voir plus : les lieux de résidence de Napoléon III dans la ville sont les mêmes que ceux qui abritaient le maréchal Pétain et son gouvernement... Aussi, il est intéressant de noter que les sujets désignent bien certaines rues, certains quartiers, comme lieux historiques, mais qu'entendent-ils par là, quelle histoire désignent-ils ?

Seuls, les entretiens préliminaires nous permettent de montrer que ces deux parties de l'histoire sont bien connues des sujets. Malgré tout, une seule histoire est retenue pour les visites, toutes classes d'âges confondues : celle du passé thermal. Alors qu'au XIX^e siècle, Napoléon III fut rejeté par l'ensemble de la population vichyssoise, fortement républicaine, il est actuellement porté en héros et les sites, représentatifs de son passage, sont clairement valorisés (Voir extrait d'entretien n° 1, en annexe).

Nous remarquons, cependant, qu'à la différence de la carte des visites, qu'ils proposeraient de faire à un ami de passage, où les sujets sélectionnent uniquement l'histoire thermale de leur ville, ils citent, dans le Vichy historique, le passage du gouvernement à travers certains lieux symboliques dans la ville, tels que l'hôtel du Parc, le Majestic et, parfois, le casino, où les pleins pouvoirs furent votés au maréchal Pétain (Voir extrait d'entretien n° 2, en annexe).

À côté de l'histoire thermale et de l'architecture qui s'y rattache, les sujets incluent, donc, à l'histoire de leur cité, une histoire bien spécifique, qui finit par se

confondre en certains lieux, comme c'est le cas du casino, avec l'histoire de Napoléon III (Voir extraits d'entretien n° 3, 4, 5 et 6, en annexe).

Seuls, les hôtels ou villas, qui représentent les lieux de résidence du gouvernement, pendant la guerre, sont évoqués dans les cartes consacrées à l'histoire. Il n'y est jamais fait référence, dans les cartes des connaissances, des préférences ou des rejets. Aucune prise de position de la part des sujets. Seuls, l'hôtel du Parc (lieu de résidence du maréchal Pétain), le casino (où lui furent votés les pleins pouvoirs en 1940) et l'hôtel Majestic (où résidait la Gestapo) sont mentionnés dans la partie histoire, mais ils ne le sont jamais dans les lieux que l'on aimerait faire visiter à un ami de passage. Ce processus reflète une certaine démarcation des sujets avec leur histoire, une certaine sélection. La partie « patrimoine », celle qui renvoie à la fonction ostentatoire de la ville, appartient à l'histoire de Vichy, qui est clairement et volontairement valorisée et dissociée de celle de la seconde guerre mondiale, honteuse, qui n'appartient pas à l'héritage de la ville pour les sujets.

* * *

Dans cet article, nous avons tenté de rendre compte de la longue tradition de recherches, fondées sur l'image urbaine. La plupart des études qui en sont issues, se contentent, par une démarche cognitive, d'agrèger des cartes mentales, en ayant le sentiment de donner une vision collective de l'urbain, à travers la représentation intra-individuelle de ses habitants.

La remise en cause du sens donné au collectif nous a permis d'enrichir notre parcours théorique, en allant chercher – du côté des sciences sociales et, plus particulièrement, de la psychologie sociale –, l'urbain, sous ses dimensions temporelles et historiques. Ici, les habitants ne sont plus dans un « vide social », mais pris en compte dans un environnement, qui touche à l'historique, au culturel, à l'imaginaire et au symbolique et, donc, fait sens pour le groupe. Ici, la méthode des cartes mentales complexifie notre environnement et permet de mettre en évidence une véritable « radiographie » des cités.

Sur le terrain vichyssois, les cartes cognitives, combinées avec l'utilisation d'un matériel qualitatif, montrent, ici, toute leur puissance. Elles permettent de travailler, à partir d'un matériel riche et complexe, sur l'image de la ville et, surtout, de faire surgir l'espace collectif, tel qu'il est vécu et imaginé par les sujets avec sa propre histoire, sa mémoire et ses aspirations.

RÉFÉRENCES

- cas du extraits
- ient les tant la créés à ans les ou des ; sujets. aréchal pleins idait la histoire, n aime-ccessus ec leur < patri-tatoire est clai-ciée de ise, qui our les
- compte és sur en sont tiviste, timent travers itants. ollectif ue, en et, plus urbain, es. Ici, », mais uche à ymbo-éthode onne-ritable
- itives, litatif, ettent plexe, surgir ar les et ses
- ABRIC (Jean-Claude), MORIN (Michel).— Recherches psychosociales sur la mobilité urbaine et les voyages interurbains, *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 5, 1990, p. 11-35.
- COSSETTE (Pierre).— Structures cognitives et organisations, dans Louche (C.), *Individu et organisations*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1994, p. 154-177.
- DE ALBA GONZALEZ (Martha).— Les représentations socio-spatiales de la ville de Mexico. Expérience urbaine, images collectives et médiatiques d'une métropole géante, thèse de psychologie sociale, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2002.
- DENIS (Michel).— La notion de représentation imagée : sa place dans les théories récentes de la représentation, *Bulletin de psychologie*, numéro spécial, 1976, p. 125-130.
- DOISE (Willem).— *L'explication en psychologie sociale*, Paris, PUF, 1982.
- DOWNES (Roger M.), STEA (David).— Theory, dans Downs (R.), Stea (D.), *Image and environment*, Chicago, Aldine, 1973, p. 1-7.
- GERGEN (Kenneth J.), GERGEN (Mary M.).— *Historical social psychology*, Londres, Laurence Erlbaum associates, 1984.
- GRAFMEYER (Yves).— Regards sociologiques sur la ségrégation, dans Brun (J.), Rhein (C.), *La ségrégation dans la ville*, Paris, L'harmattan, 1994, p. 85-117.
- HAAS (Valérie).— Mémoires, identités et représentations socio-spatiales de la ville. Le cas de Vichy. Etude du poids de l'histoire politique et touristique dans la construction de l'image de la ville par ses habitants, thèse de psychologie sociale, Paris, École des hautes études en sciences sociales, mai 1999.
- HAAS (Valérie).— Approche psychosociale d'une reconstruction historique. Le cas vichyssois, *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 2002a, p. 32-45.
- HAAS (Valérie).— La face cachée d'une ville dans Ferenczi (T.), *Devoir de mémoire, droit à l'oubli ?*, Paris, Editions complexe, 2002b, p. 59-71.
- HALBWACHS (Maurice).— Chicago, expérience ethnique [1932], dans Grafmeyer (Y.), Isaac (J.), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, 1984, p. 283-324.
- HALBWACHS (Maurice).— *La mémoire collective* [1950], Paris, Albin Michel, 1997.
- HATZFELD (Jean).— *L'air de la guerre. Sur les routes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine*, Paris, Editions de l'olivier, 1994.
- HEYNEN (Heynen).— Body, shape, memory : about the constituents of urban identity, dans *IAPS, X^e Conférence internationale, métamorphoses socio-environnementales*, Chalkidiki, 11-14 juillet 1992, p. 377-381.
- JODELET (Denise).— Les représentations socio-spatiales de la ville, dans Derycke (P. H.), *Conception de l'espace, recherches pluridisciplinaires de l'université Paris X Nanterre*, 1982, p. 145-177.
- JODELET (Denise).— Les représentations de l'environnement, dans Iniguez (L.), Pol (E.), *Cognition, représentation et appropriations de l'espace*, monographies psycho-socio-environnementales, Barcelone, Publications de l'Université de Barcelone, 1996.
- KAPLAN (Stephen).— Cognitive maps in perception and thought, dans Downs (R.), Stea (D.), *Image and environment*, Chicago, Aldine, 1973, p. 63-78.
- KITCHIN (Robert M.).— Cognitive maps : what are they and why study them ?, *Journal of environmental psychology*, Academic press, 14, 1994, p. 1-19.
- LAZLO (Erving), MASULLI (Ignazio).— *The evolution of cognitive map : new paradigms for the twenty-first century*, Luxembourg, Gordon et Breach science publishers, 1993.
- LEDROUT (Raymond).— *Les images de la ville*, Paris, Éditions Anthropos, 1973.
- LIBEN (Lynn S.).— Spatial representation and behavior : multiple perspectives, dans Liben (L. S.), Patterson (A. M.), Newcomb (N.), *Spatial representation and behavior across the life span*, New York, Academic press, 1981.
- LYNCH (Kevin).— *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1976.
- MILGRAM (Stanley).— *The individual in a social world. Essays and experiments* [1977], Addison-Wesley publishing company, 1992.
- MILGRAM (Stanley).— Cities as social representation, dans Farr (R.), Moscovici (S.), *Social representations*, Editions de la maison des sciences de l'homme, Cambridge university press, 1984, p. 289-309.
- MILGRAM (Stanley), JODELET (Denise).— Psychological maps of Paris, dans Prochansky (H. M.), Ittelson (W. H.), Rivlin (L. G.), *Environmental psychology : people and their physical settings*, New-York, Holt Rinehart et Winston, 1976, p. 104-124.
- MOSCOVICI (Serge).— *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, Presses universitaires de France, 1961.
- PAILHOUS (Jean).— La représentation de l'espace urbain : son élaboration, son rôle dans l'organisation des déplacements. *Colloque sur les représentations sociales*, Marseille, Maison des sciences de l'homme, 1978.
- POÈTE (Marcel).— Introduction à *Une vie de cité. Paris de sa naissance à nos jours, 1. La jeunesse. Des origines aux temps modernes* [1924], dans Roncayolo (M.), Paquot (T.), *Villes et civilisation urbaine. XVIII^e - XX^e siècle*, Paris, Larousse, 1992, p. 184-195.
- PROSHANSKY (Harold M.).— The city and the self identity, *Environment behavior*, 10, 1978, p. 147-169.
- PROSHANSKY (Harold M.), FABIAN (Abbe K.), KAMINOFF (Robert).— Place-identity : physical world socialization of the self, *Journal of environmental psychology*, 3, 1983, p. 57-83.
- RONCAYOLO (Marcel).— Conceptions, structures matérielles, pratiques, dans *La ville des sciences sociales, Enquête*, 4, 1996, p. 59-68.
- ROUQUETTE (Michel-Louis).— *La chasse à l'immigré. Violence, mémoire et représentations*, Bruxelles, Editions Mardaga, 1997.
- ROUSSO (Henry).— *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours* [1987], Paris, Seuil, 1990.
- STRAUSS (Isaac).— *Sarajevo, l'architecte et les barbares*, Paris, Editions du linteau, 1994.

ANNEXES

Guide d'entretien semi-directif

La consigne de départ des entretiens semi-directifs est la suivante : « Dans le cadre d'un programme de recherche du laboratoire de l'EHESS, consacré à la psychologie de l'environnement et portant sur les villes européennes à haute valeur culturelle, mon étude est consacrée à la ville de Vichy en raison de ses ressources touristiques et de la richesse de son passé thermal et politique. Je m'intéresse notamment aux perceptions des différents sites urbains, aux pratiques et usages de la ville ainsi qu'aux attentes et évaluations des habitants. Cette étude sera réalisée auprès de personnes originaires de Vichy ou y résidant depuis des durées variables. »

Après cette présentation, les questions posées sont les suivantes :

Caractéristiques actuelles :

- Qu'est-ce qui vous vient spontanément à l'esprit quand vous pensez à la ville de Vichy aujourd'hui ?
- Quelles sont ses caractéristiques principales ?

Charme désagrément :

- Qu'est-ce qui fait le charme de Vichy aujourd'hui ? (lieux, urbanisme, atmosphère, climat, nature, gens, mode de vie, culture, conditions matérielles...)
- Qu'est-ce qui est le plus désagréable à Vichy ?
- Quels sont vos regrets dans la ville ? (détériorations) ?

Attachement :

- À quels aspects de Vichy êtes-vous attaché(e) ? (sous l'angle architectural, culturel...)
- À quels aspects êtes-vous indifférent(e) ?
- Quelles sont les autres villes françaises que vous pourriez comparer à Vichy ?
- Qu'est-ce qui distingue Vichy des autres villes françaises ?
- Quelle est son originalité, sa particularité ?

Changements :

- Qu'est-ce qui a changé depuis quelques années dans votre perception de la ville (en bien ou en mal) ?

Vie quotidienne :

- Qu'est-ce qui vous est offert à Vichy comme possibilité dans la vie quotidienne ?
- Qu'est-ce qui en fait le charme ?
- Quels sont les aspects négatifs ?

Activités :

- Si on caractérisait Vichy par toutes les activités qui se déroulent. Quelles sont ces activités ? Où peut-on faire ces activités ?

Circulation :

- Comment avez-vous l'habitude de circuler dans la ville ? (à pied, en voiture...)
- La circulation est-elle différente à diverses périodes de l'année ?

Cycles de vie dans la ville :

Si vous réfléchissez aux différentes périodes de l'année où vous vivez à Vichy.

- Quand avez-vous le sentiment d'être le plus dans votre ville ?
- Quand est-ce que vous vous sentez le mieux dans votre ville ?
- Quelle est la période de l'année à laquelle vous préférez vivre dans la ville ? Et le moins ? Avez-vous des occupations différentes selon les moments de l'année ?

Certaines relances sont effectuées, si les sujets abordent plus précisément des parties de l'histoire de la ville notamment.

Les variables invoquées sont les suivantes : sexe, âge, situation de famille, nombre d'enfants, nombre d'années de résidence dans la ville, origine, celle des parents et des grands-parents, quartier d'habitation.

Deux cartes identiques sont proposées aux sujets l'une après l'autre. Les sujets doivent faire leur choix en fonction de l'ordre d'apparition des questions suivantes : Indiquez sur cette carte, les lieux :

- que vous avez le sentiment de bien connaître,
- que vous avez le sentiment de ne pas connaître,
- que vous préférez,
- que vous n'aimez pas,
- où vous avez l'habitude d'aller faire vos courses,
- où vous avez l'habitude d'aller vous promener,
- où vous avez l'habitude d'aller vous divertir,
- où vous avez l'habitude de rencontrer des amis,
- où vous avez l'habitude d'aller manger,
- que vous auriez envie de faire visiter à un ami de passage,
- qui correspondent pour vous au Vichy historique,
- que vous associez au Vichy des riches,
- que vous associez au Vichy des pauvres.

Extraits d'entretiens*Extrait d'entretien n°1 : Homme, 21 ans, non originaire de Vichy*

Le Vichy historique ? Ah, bon, y'a pas de problème, déjà y'a tous les parcs des sources, tu prends le Vieux Vichy, la bibliothèque, en fait voilà ce coin là, c'est vraiment le Vieux Vichy. Là, c'est la période de Napoléon, tous les parcs de Vichy c'est Napoléon qui les a fait, sauf le grand parc omnisports, tout ça, ça correspond à l'époque napoléonienne, tout le reste bon maintenant j'en sais rien, tout le reste m'a l'air assez moderne.

Extrait d'entretien n°2 : Femme, 20 ans, originaire de Vichy

Bon alors le monument aux morts qui est pas loin du bar de l'opéra dans le secteur du grand casino vers les parcs, la statue d'Albert Londres, square Albert I^{er}, quoi d'autre encore ? Dans le forum, un menhir avec des écritures, même des hiéroglyphes, les églises bien sûr, l'église Saint-Blaise, bon son style presque gothique, l'église Saint-Louis, l'église Jeanne d'Arc... On a un petit musée à Vichy, un p'tit musée mais avec pas mal de pièces quand même... sinon, les sources bien sûr, la source de l'hôpital, la source des Célestins, la source Chomel, c'est pas vraiment un lieu historique, c'est surtout le hall des sources. Sinon, en ce qui

concerne les lieux historiques, y'a aussi bon le secteur du boulevard des États-Unis, l'hôtel où a résidé le maréchal Pétain pendant la France vichyste, tous les hôtels des secteurs des parcs, les vieilles maisons bâties fin XIX^e, début XX^e. Voilà ce qui est pour l'histoire de Vichy.

kiosques, c'est tout le côté pittoresque de Vichy, avec les arcades, sinon les chalets ? Ça, je peux pas le considérer comme historique, le Vieux Vichy ici et puis c'est tout.

Extrait d'entretien n°3 : femme, 42 ans, originaire

Le Vichy historique, alors qu'est-ce qu'il y a ? Il doit y avoir le Castel Franc par là, le grand casino, ça fait partie un p'tit peu quand même, alors après voilà le Castel Franc par là, tout ce qui était... j'sais pas où était Pétain, tout ça, mais le Majestic par là, j'vois pas bien autre chose, c'est limité mais c'est vrai que...

Extrait d'entretien n°5 : femme, 42 ans, originaire

Pour moi, le Vichy historique, c'est le Vieux Vichy, c'est le parc Lardy, c'est la rue du Parc, la rue autour du parc, c'est la rue Président machin chose, après il faut filer vers le Vieux Vichy. Bon, après ça se situe par là quoi. Parc Lardy et tout ça. C'est ici que ça s'est passé. C'est là où il y a eu la Gestapo, la milice. Bon ben après, bien sur le grand casino, pour moi c'est le parc des Célestins, le parc Lardy.

Extrait d'entretien n°4 : femme, 21 ans, originaire

Au Vichy historique ? Alors le grand casino avec le parc des Sources.

– Tu peux expliquer pourquoi ?

Ben le grand casino parce qu'il restera toujours connu, avec ce qui s'est passé pendant la seconde guerre et parce que c'est un beau casino, un beau théâtre, le parc des Sources parce que c'est juste à côté de la halle des sources et que c'est le quartier thermal de Vichy. Donc, juste à côté la source de l'hôpital avec les

Extrait d'entretien n°6 : homme, 20 ans, non originaire

Le Vieux Vichy, ça s'explique de soi-même, le parc des sources, question galerie Napoléon III et l'ancien casino qui est l'ancien siège du gouvernement ! (rires), puis bon dans le quartier y'avait des hôtels... intéressants aussi 40/44, les sources mais aussi le côté Callou aussi, attends, où c'est ? Centre Callou, ça fait Napoléon III, les sources, la guerre et les parcs aussi, c'est l'image de Vichy en général.

plus dans

lieux dans

quelle vous
Avez-vous
moments de

objets abor-
de la ville

as : sexe,
nombre d'an-
s parents

ux sujets
r choix en
vivantes :

âtre,
onnaître,

courses,
ner,
ir,
es amis,

ami de

historique,

inaire de

oblème,
le Vieux
à, c'est
à Napo-
lui les a
corres-
ste bon
r assez

aire de

loin du
ers les
bert I*,
ir avec
églises
esque
"Arc...
s avec
ources
estins,
orique,
ce qui